

NICOLAS WEILL

Le « brave soldat Chvéïk », figure emblématique et cocasse de la littérature tchèque sur la première guerre mondiale, ne fait plus rire pendant la seconde. *Le Nuage et la Valse*, le roman-fleuve de Ferdinand Peroutka (1895-1978), qui nous parvient aujourd'hui, apparaît comme l'annexe terrible à la fiction satirique de Jaroslav Hasek publiée entre 1921 et 1923. Les ingrédients sont les mêmes : des personnages pleins d'illusions sur l'éternité de la bonne vie pragoise, les cafés, les bourgeois cultivés gorgés de citations latines, les épouses qu'on espère fidèles et les employés juifs dont le baptême parfait l'intégration... Mais, en mars 1939, tout vole en éclats avec l'entrée des Allemands dans la capitale tchécoslovaque. *Le Beau Danube bleu*, de Johann Strauss, et le « petit nuage blanc » qui « passait la nuit sur le géant des montagnes » ne sont plus que des décors de carton-pâte, restes d'une culture européenne s'abîmant dans l'apocalypse ; sa toile ne sert même pas à protéger l'un des personnages du feu russe de Stalingrad.

Ferdinand Peroutka était un journaliste démocrate dont l'existence et la renommée ont déraillé au rythme de l'histoire du XX^e siècle. Déporté à Dachau puis à Buchenwald, le camp dont la mémoire hante l'ouvrage, il met en scène « sa » guerre en une vaste fresque théâtrale, déjà baptisée *Le Nuage et la Valse*, en 1947. Exilé aux Etats-Unis l'année suivante, après la prise de pouvoir par les communistes, il travaille pour Radio Free Europe et réécrit sa pièce sous la forme d'un roman, qu'il fait paraître à New York en 1976. Une polémique récente, que la traductrice Hélène Belletto-Sussel relate et dénonce dans sa préface, partie du sommet de l'Etat tchèque, a injustement transformé Peroutka en exemple de l'égarement intellectuel sous prétexte qu'il aurait écrit un article complaisant sur Hitler (ce qui est faux) et un texte plus malade qu'hostile sur la « question juive ».

Epreuves intransmissibles

De son origine théâtrale, l'envoûtant *Le Nuage et la Valse* a conservé un cours saccadé, découpé en scènes et saynètes peuplées de nombreux personnages. Tous sont menacés par une mort peu héroïque, l'humiliation et des lendemains décevants pour les survivants, dont les épreuves se révèlent intransmissibles. Certains n'ont d'autre option que le suicide dans le monde d'« après ». Ainsi Eva, la femme du docteur résistant Pokorný, contrainte d'accepter les avances d'un officier de la Gestapo pour tenter de protéger son mari, se sent obligée de mettre fin à ses jours à la libération de la capitale. L'écriture de Peroutka ressortit au réalisme factuel, sec comme une détonation ou sardonique, et retient ses effets, y compris dans l'exhibition de la cruauté la plus inouïe, comme pour décourager tout sadisme. Le détenu de Buchenwald,



Ferdinand Peroutka, dans les années 1950. COLLECTION PARTICULIÈRE

Le grand roman tchèque de la seconde guerre mondiale, de Ferdinand Peroutka, enfin traduit

Les portes de l'enfer s'ouvrent à Prague

Guttfreund, est par exemple suspendu par les SS au-dessus d'un cours d'eau glacé pour s'être moqué jadis de la croix de fer : « L'Hauptscharführer [adjudant-chef à Buchenwald] Sommer remit son manteau de cuir et retourna arroser l'homme attaché au-dessus du ruisseau. La dernière pensée de l'homme du ruisseau avait été que l'étoile rouge s'appelait Bételgeuse. Puis il n'avait plus rien pensé du tout. »

L'auteur s'efforce surtout, en recourant à la fiction, de pénétrer au cœur des sensations et des pensées les plus secrètes de ceux qui sont, comme lui, passés par ces épreuves. Il n'échappe pas toujours aux caricatures, notamment dans ses figures juives, souvent représentées comme se baignant d'illusions ou subissant passivement leur sort. Par ailleurs, lus en 2019, les passages censés embrasser l'ensemble du cataclysme paraissent bien convenus parce que mille fois racontés, comme le prologue s'attardant

sur les pérégrinations viennoises d'un peintre raté (Adolf Hitler) ou les pages qui cherchent à convaincre le lecteur de la profonde vulgarité du dictateur et de sa cour à Berchtesgaden.

En revanche, montrer de l'intérieur comment cette descente aux enfers a été rendue possible par des adaptations microscopiques, étape après étape, constitue la véritable réussite du livre. Le protagoniste, l'employé de banque Novotný, qui finira par être déporté sur une confusion de patronyme, s'en fait une règle vaine que la suite s'empresse de démentir :

« Une idée qui n'était pas dans les livres jaillit dans sa tête comme un éclair. L'idée était la suivante : peu importe ce qui arrive, peu importe le vacarme alentour, l'essentiel c'est qu'il n'arrive rien à Karel Novotný. » L'histoire a des griffes. ■

LE NUAGE ET LA VALSE
(*Oblak a valcik*),
de Ferdinand
Peroutka,
traduit du tchèque par
Hélène Belletto-Sussel,
La Contre Allée,
576 p., 25 €.

Ceci n'est pas du sexe

Claire Richard fait son « autobiopornographie », contre la tyrannie de l'image

SOPHIE BENARD

Née en 1985, Claire Richard a pu suivre les déboires vénériens de Bill Clinton et Monica Lewinsky – et voir la démocratie américaine s'en rendre malade. Mais elle a assisté à plus scabreux. Elle a en effet été témoin de la naissance de YouPorn, la plus tentaculaire des plateformes offrant gratuitement une infinité de vidéos pornographiques de particuliers et de professionnels.

Les Chemins de désir s'emploie précisément à rendre compte de la « vie pornographique » de son auteure. Non pas sa vie sexuelle ni sa vie fantasmatique, mais bel et bien sa « vie de porno », profondément déterminée par la découverte de YouPorn. De ses pre-

miers émois de jeune fille face à des images de bandes dessinées licencieuses jusqu'aux explorations les plus périlleuses des tréfonds d'Internet.

Nous instruire de ses mots-clés (« tags ») de prédilection (« relation SM, femme soumise à une femme, femme soumise à un homme ») n'est pas la principale ambition de Claire Richard. Son texte « autobiopornographique » – pour reprendre un terme de Guillaume Dustan (1965-2005) – trouve sa valeur dans la recension et l'examen critique des problèmes politiques et sociaux de la consommation pornographique. Se sentir résolument féministe tout en étant « excitée par des histoires où les femmes sont traitées comme des chiennes ». Fantasmer sur des mises en scène lesbiennes en se ménageant une vie amoureuse exclusivement hétérosexuelle. Cautionner, par le seul acte de visionnage, les conditions de travail et les salaires des actrices et acteurs. Avec une

intelligence aussi avide que l'appétit fantasmatique qu'elle décrit, l'auteure s'affronte à ces difficultés morales convenues – de manière brillamment inconvenante et jamais moralisatrice.

Son écriture naturelle et instinctive n'est pas seulement au service du récit de l'intimité. Les

trouvailles littéraires sont nombreuses, qui visent à retranscrire l'imbrication du privé et du politique. Des listes de « tags » pornographi-

ques s'introduisent ainsi dans le texte avec la même typographie que les questions lancinantes que l'auteure pose à sa libido. Cette imbrication est telle que les fantasmes pornographiques se déplacent, au fur et à mesure que la narratrice se détourne des mises en scène classiques de femmes dominées pour se tourner

vers le spectacle érotique de masturbation féminine en propre. « Comme si pour rester sur YouPorn en sachant dans quelles conditions les femmes y travaillent, la seule solution était de regarder une femme choisir elle-même les conditions de son plaisir, le rythme, la vitesse et la position dans laquelle elle veut jouir. »

Le texte s'achève sur des fantasmes renouvelés et réconciliés par le remplacement des vidéos au profit de fictions audio. Libérée de la tyrannie visuelle qu'exercent les images pornographiques, la narratrice finit par s'abandonner, les yeux clos, aux récits racontés et joués. Et c'est ainsi en toute cohérence que l'auteure a pensé son texte de manière double : *Les Chemins de désir* sont à la fois un livre et un podcast (Arte Radio), dans lequel Claire Richard elle-même susurre pour les auditeurs ses chemins de désir, en six épisodes de 10 à 20 minutes. ■

LES CHEMINS
DE DÉSIR,
de Claire
Richard,
Seuil,
« Fiction
& Cie »,
96 p., 12 €.

Réinventer la mémoire

Faux récit médical, quasi-étude clinique d'un cas d'amnésie totale, le nouveau roman de Jean Luc Cattacin est avant tout un bel hommage à Marcel Proust. Il suit avec délices les méandres des mécanismes de la mémoire, dont *A la recherche du temps perdu* avait fait le matériau romanesque par excellence. Et en propose une actualisation discrète et sans emphase, dans laquelle la référence au grand romancier ne vient jamais étouffer la voix du narrateur. Sans doute *Eclipses* doit-il sa justesse et son caractère plaisant à la figure de ce personnage principal : spécialiste de la mémoire, le docteur Delouvrier est ce que l'on peut appeler « un pont » , tout à fait conscient de s'être souvent laissé aller, par vanité, à l'écriture d'ouvrages de vulgarisation bâclés. Difficile d'être grandiloquent ou pédant avec une telle lucidité. Reste à mettre sa sensibilité et son acuité au service de sa nouvelle patiente, amnésique, qu'il pense avoir déjà croisée vingt ans auparavant. Voulant l'aider à retrouver son passé effacé, le médecin parcourt les chemins de ses propres réminiscences. Pour créer un espace où la jeune femme, le médecin et le lecteur font l'expérience de leurs capacités personnelles à s'inventer une vie rêvée réelle. ■ FLORENCE BOUCHY

► *Eclipses*, de Jean Luc Cattacin, Phébus, 238 p., 18 €.



Vivre à l'aide des écrivaines anglaises

Beaucoup plus qu'à sa psy, l'irritante Dr Barel, Juliet se fie aux romans anglais pour s'orienter dans l'existence. Jane Austen, Virginia Woolf, Charlotte et Emily Brontë, George Eliot, Doris Lessing, Iris Murdoch, ou encore William Thackeray, E. M. Forster... Elle compte sur eux (mais surtout sur elles, les grandes écrivaines anglaises) afin de se débrouiller avec le chaos du monde, qu'il soit personnel ou collectif. Cette mère de trois enfants se voit confrontée à un dilemme féroce : « austenien », entre raison et sentiments : elle ne se remet pas de la rupture avec son amant, mais n'imagine pas quitter pour lui le mari qu'elle aime depuis vingt-cinq ans. De souvenirs personnels en réminiscences littéraires, d'élans en vacillements, Sylvia Tabet suit, dans un Paris meurtri par les attentats de novembre 2015 puis un Londres s'apprêtant à

voter le Brexit, les interrogations de son héroïne, qui débordent la question sentimentale – à l'image de ces romans anglais du XIX^e siècle qui, s'ils semblent ne tourner qu'autour du mariage, parlent de bien d'autres choses, des classes sociales à la condition féminine. Ces livres constituent-ils de bons guides dans la vie ? A tout le moins, rappelle malicieusement l'auteure, ils permettent de la supporter. ■ RAPHAËLE LEVRIS

► *La femme qui lisait des romans anglais*, de Sylvia Tabet, JC Lattès, 370 p., 19, 90 €.



Le Brésil est une île paradisiaque

Comme la bande-son qui entête le narrateur – samba, afoxé, jazz, rock de Brasilia, forro... –, *Captifs au paradis* passe d'un genre à un autre. Récit de voyage dans les pas de Tobias, historien venu écrire un guide sur la minuscule île brésilienne de Fernando de Noronha, au milieu de l'Atlantique, et bloqué sur place à cause d'une avarie d'avion ; roman historique sur l'enfer de ce qui fut une île-prison jusqu'au début du XX^e siècle ; récit fantastique, quand les habitants voient des revenants ; thriller psychologique, dans ce lieu où les riches touristes sont pris à partie par les Glorifiés, un groupe religieux ; polar, enfin, quand un militaire hargneux et un médecin vaniteux sont retrouvés dans une mare de sang. Le bleu du ciel, la bonhomie d'un policier ou le but réel du séjour du narrateur : rien n'est jamais ce que l'on croit dans ce livre qui oscille constamment entre passé et présent. Rédacteur en

chef du journal *Estado de Minas* et auteur de deux essais sur la musique brésilienne, Carlos Marcelo signe un singulier premier roman. Un appel à ne pas rester captif de l'image paradisiaque que l'industrie du tourisme nous vend, contribuant à tout détruire. ■

GLADYS MARIVAT
► *Captifs au paradis* (Presos no paraíso), de Carlos Marcelo, traduit du portugais (Brésil) par Myriam Benarroch, Gallimard, « Du monde entier », 352 p., 22 €.



Un couple franco-allemand ordinaire

Sylvie Schenk a un parcours à la fois emblématique et atypique. Née à Chambéry, c'est à Lyon qu'elle fait la connaissance de son futur mari, Johann, venu faire ses études en France. Nous sommes dans les années 1960. Installée en Allemagne, elle a l'occasion de vivre au plus près l'alchimie qui fait la relation entre les deux peuples – allemand et français –, faite d'admiration, de jalousie, de bienveillance et d'incompréhension. A l'intérieur du couple, les tensions ne sont pas moins complexes. Pour ne pas étouffer, Louise, l'héroïne de cette autofiction, doit mettre tout cela en mots. Mais, alors que beaucoup d'écrivains exilés conservent leur langue maternelle, c'est en allemand, sa « langue de cœur », que Louise va commencer à écrire. Ce récit est le produit d'un extraordi-

naire jeu de miroirs où les langues et les cultures se reflètent, s'excluent, se retrouvent, des éclats de lumière qui saisissent les instants d'une vie à la fois ordinaire et hors du commun. Un livre magnifique d'amour et de solitude à une époque où l'entente franco-allemande et l'émancipation de la femme en sont encore à leurs balbutiements. ■ PIERRE DESHUSSES

► *L'Instant d'une vie* (Schnell, dein Leben), de Sylvie Schenk, traduit de l'allemand par Alexia Rosso, Slatkine & Cie, 204 p., 17 €.



Rencontre

Dans un texte délicat écrit pour Arte Radio et adapté en livre, **CLAIRE RICHARD** explore les itinéraires du désir à travers la pornographie. Un *“espace de liberté”* que l’auteure, féministe, défend contre toute tentative de contrôle.

TEXTE Léonard Billot PHOTO Rebekka Deubner pour Les Inrockuptibles

LE PORNO, UN **HARD** DE VIVRE

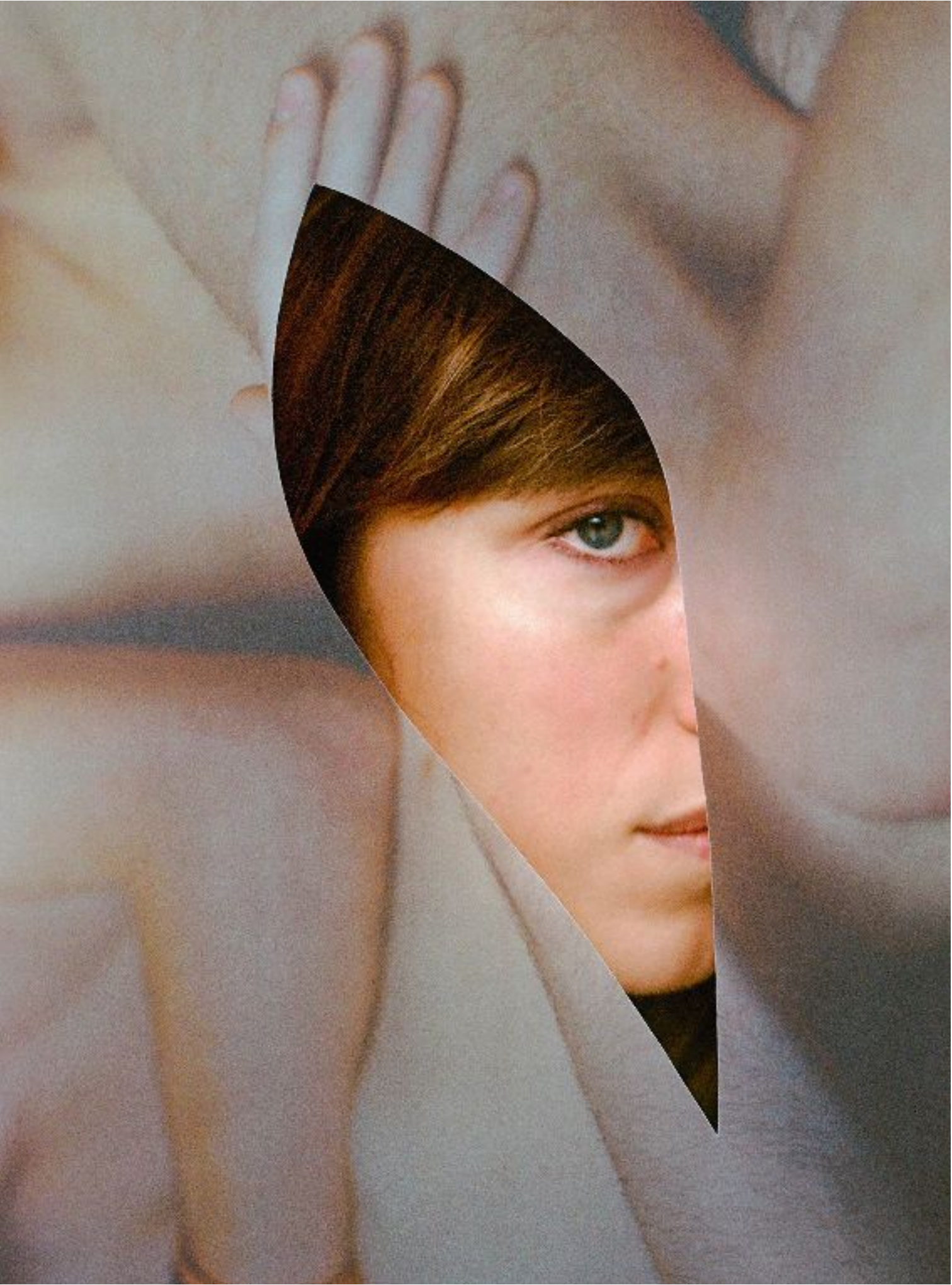
ANNÉES 1990, MOYEN ÂGE NUMÉRIQUE. L'INITIATION SENSUELLE DES DERNIERS ENFANTS DU SIÈCLE A DES AIRS DE CHASSE AUX TRÉSORS SÉPIA. Quelque chose de poussiéreux et d'universel. Après un déjeuner dominical, une petite fille échappe à l'attention des adultes. Sur les plus hauts rayons de la bibliothèque familiale, elle découvre des BD en noir et blanc. *“Les hommes ont des épaules carrées et les femmes des seins énormes.”* Fascination et transgression : déjà le plaisir fait son chemin. Sur l'une des planches : *“Deux femmes sont attachées, mains dans le dos, contre un pilier. Elles ont des jambes immenses et des seins lourds (...), elles sont blondes et elles sont nues (...), une autre femme, de dos, les regarde. Elle porte de hautes bottes de cuir et elle tient à la main une cravache.”* L'enfant comprend qu'elle est *“à l'orée d'un monde caché, dangereux et fascinant”*. Ce qu'elle ne peut pas encore saisir par contre, c'est qu'elle vient d'être initiée au pouvoir des tags : “seins - contraintes - cuirs et cordes”. YouPorn naîtra une décennie plus tard, le *“Big Bang”* masturbatoire attendra.

Ecrivaine, traductrice, la trentaine et des piercings : Claire Richard n'a plus rien d'une petite fille. Ancienne de Rue89, elle a déjà fait paraître trois ouvrages. Sur le lien entre politique et littérature dans les œuvres d'Antoine Volodine

et de François Bon, sur les déterminismes numériques et sur les Young Lords, équivalent des Black Panthers latinos. Passée par l'Ecole normale supérieure de Lyon, l'Ecole des hautes études en sciences sociales et la New York University, elle relie tous ces sujets à son *“intérêt pour ce qui, de notre subjectivité, est façonné par les structures économiques, politiques et numériques”*.

Les Chemins de désir, son quatrième livre mais premier “roman”, est à la croisée d'une “constellation” d'interrogations autour de la question de l'intime et de la technologie ; il est pensé comme une cartographie de la vie pornographique de son auteure. L'exploration *“d'un espace possible où l'on découvre des mystères sur soi-même”*. A l'origine, *“les chemins de désir”*, écrit Claire Richard, est le nom que donnent les urbanistes *“aux sentiers qui se forment progressivement sous les pas des marcheurs, des animaux ou des cyclistes, à côté des infrastructures prévues pour eux”*. Ils matérialisent ce que les gens veulent, en opposition à ce que l'on a planifié pour eux.

Appliqués au porno, ces chemins deviennent des autoroutes du fantasme à péages multiples : les BD interdites, les émissions “carré rose” de M6, le site Revebebe et plus tard les *porn tubes*. Au sein de cette architecture sans limites, les mots clés sont des guides de navigation : “seins - contrainte - cuirs - cordes” ouvrent →





sur “femme soumise, femme domine, chantage, exhibitionnisme” qui mènent à “lesbian domination, lesbian slave, lesbian bdsm, lesbian bondage” jusqu’à “monsters, tentacles, hentai tentacles”. Hiéroglyphes d’une nouvelle civilisation dématérialisée, les tags offrent à chaque fois “une nouvelle bifurcation possible”, “une nouvelle variation”, fournissent toujours “une nouvelle opportunité de jouir”.

A contrario d’un discours moral ou politique, Claire Richard n’envisage pas le porno comme objet d’aliénation : “Je pense que ça vient du fait qu’il s’est construit chez moi très tôt comme cet espace de liberté, un genre de jardin secret, un endroit passionnant, un peu fascinant qui pousse à l’imaginaire.” Plus que ça, il est aussi l’instrument de la découverte de soi : “Les itinéraires en ligne m’ont permis de découvrir des choses de moi que je n’aurais pas pu soupçonner, des désirs inattendus, des zones ignorées. Et cette question de comment découvrir ce que tu ne connais pas est centrale pour moi.”

Tout autant confession, récit d’initiation et réflexion intime, *Les Chemins de désir* met le “je” au centre du projet littéraire. Claire Richard balaie les ambiguïtés liées à sa narratrice. Le texte n’est pas un roman, malgré ce qu’annonce sa couverture. Tout ce qui est écrit est vécu, assimilé, analysé. Inspirée par les nouvelles figures de la non-fiction américaine comme Maggie Nelson, Leslie Jamison ou Chris Kraus, l’auteure avoue “ne pas y arriver avec la troisième personne. Il y a quelque chose avec la forme romanesque, quand je m’y essaie, qui sonne faux.

Quand j’écris des choses comme ‘Elle entra dans la pièce’, j’ai l’impression d’étendre ma lessive. Je trouve ça chiant”. Son texte, porté par une langue poétique tissée de métaphores, s’applique dès lors à appréhender les affects de manière sensible, presque matériel. Et il n’est pensé qu’en termes de voix, de plans sonores. Car à l’origine, il est conçu pour la radio.

En reflet du formidable dynamisme de la production audio actuelle, c’est d’abord par le son que la littérature de Claire Richard a pu se déployer. A l’occasion d’un refus éditorial, Arte Radio récupère *Cent façons de disparaître*, première incursion de l’auteure vers une fiction hybride, entre la méditation intime et le documentaire. En 2017, le projet est mis en ondes et Claire Richard gagne le prix du nouveau talent radio de la SACD (Société des auteurs et compositeurs dramatiques). Elle comprend qu’il y a d’autres manières de faire vivre la littérature, que la radio aussi est l’espace des choses écrites. Qu’elle permet d’envisager l’imaginaire et le sensible en plusieurs dimensions. Que la voix, le rythme, le souffle et les silences autorisent à jouer sur la réception des mots, sur “leur tessiture émotionnelle”. C’est encouragée par Arte Radio que Claire Richard s’est lancée dans *Les Chemins de désir*. En plus du livre, le podcast réalisé par Sabine Zovighian et Arnaud Forest est disponible en ligne depuis le 12 mars. Délicat et extrêmement soigné, il propose une tout autre expérience du texte.

Exemple : dans le troisième épisode du programme, le montage fait résonner une petite voix chuchotée, différente de celle de l’auteure qui interprète aussi son texte au micro, une petite voix aux accents rageurs : “Non mais comment tu peux être féministe et excitée par des histoires où les femmes sont traitées comme des chiennes ? Comment tu peux lire Christine Delphy et rêver qu’on te traite de pute ?” S’orchestre alors un dialogue entre la narratrice et cette deuxième voix, dont on comprend qu’elle est “le surmoi féministe mental” de la première. Et si l’extrait existe dans le livre, le son permet de lui donner une nouvelle profondeur intime, contradictoire et réflexive.

Car c’est aussi l’un des enjeux du projet de Claire Richard : interroger la coexistence en elle du plaisir intime à consommer du porno et de la conviction du besoin collectif d’une conscience féministe. Une contradiction qui l’a longtemps troublée : “Je pense que j’ai été très sensible, quand j’ai découvert le féminisme, à un discours de pureté que personne n’a jamais tenu explicitement mais que j’ai perçu dans les textes que je découvrais toute seule. Et j’ai intégré le fait que je n’étais pas à la hauteur de ces idéaux. Ça a généré dans ma tête cette espèce de surmoi féministe avec lequel je faisais un ping-pong mental permanent comme dans le livre. Mais le porno reste pour moi, l’espace de la contradiction et du trouble. Je suis attachée à ça. J’y tiens vraiment beaucoup. Car il y a certains discours, parfois, qui tendent à vouloir faire la police de mon intimité et ça, c’est quelque chose qui me hérisse profondément, parce qu’avec le féminisme ce qui est puissant et radical et très fort c’est de permettre à chacun de s’émanciper comme il le souhaite, et pas de remplacer une orthodoxie par une autre.”●

Les Chemins de désir (Seuil), 96 p., 12€
Disponible en podcast sur arteradio.com

LES DÉSIRS DE MADAME X

Féministe et amatrice de pornographie, Claire Richard interroge ses fantasmes et, par là même, ceux de l'auditeur. Une série fascinante.

Les Chemins de désirs
Arte Radio

On n'archive pas ses souvenirs de films pornos comme on le fait avec ses clichés de vacances. Dans ce domaine, Claire Richard en connaît un rayon. Elle entraîne qui veut la suivre dans son exploration boulimique des films X qui ont façonné ses fantasmes de femme depuis l'adolescence. Cette série d'Arte Radio, en six épisodes, accompagne la sortie de son livre éponyme

Les Chemins de désirs (éd. du Seuil) – en référence au terme employé par les urbanistes désignant les sentiers dissidents qui longent les routes officielles qu'ils ont dessinées. « *Ces lignes se forment pendant des mois, voire des années sous les pas répétés des marcheurs, des animaux, des cyclistes, elles coupent les virages, traversent où bon leur semble [...], obscures, invisibles et déterminées* », explique l'auteure, amorçant le récit des scénarios qui sont comme

des voies rapides pour ses orgasmes solitaires et clandestins.

Le porno, elle le découvre par hasard à l'âge de 8 ans en tombant sur une BD érotique, jusqu'à ce qu'on la surprenne en pleine lecture avide et qu'on lui arrache les illustrés des mains. La brûlure indécente des images se réveillera à l'adolescence avec une volupté impérieuse. Comme souvent, ce qui est étouffé ou frappé d'interdit trace son sillon dans l'inconscient. Dès lors, elle n'aura de cesse de visionner des vidéos pornographiques à la recherche éperdue de ses chemins de désirs. Une «sexploration» qui nourrit sa «fantasmogénèse» : « *un procédé par lequel les fantasmes s'auto-engendrent, vivent et se multiplient d'eux-mêmes par contact et contamination d'images et de sons sans lien avec le réel* ». Avec une transparence désarmante, elle commente ses impasses (le porno lesbien), regrettant d'être aussi hétéronormée, partage ses découvertes jubilatoires les plus improbables (violée par un monstre tentaculaire ou un personnage de manga), cherche à comprendre pourquoi la soumission l'excite alors qu'elle est résolument féministe...

Au creux de nos oreilles caressées par sa voix cristalline, Claire Richard ouvre une brèche en sondant les auditeurs : « *Fantasmiez-vous pareil avant ou après des films pornographiques ? Quels sont les scénarios tabous qui vous allument ? Et surtout... sauriez-vous dire où et quand ces fantasmes ont démarré ?* » Bien sûr, on peut fustiger le voyeurisme de cette invitation dans sa chambre avec vue plongeante sur ses fantasmes détaillés... Mais on aurait bien tort de jouer les effarouchés.e.s tant la plume de la productrice est aussi vive que ce hors-piste sonore fascine, pointant parfois nos fantasmes les plus indicibles. A coup de fouet ou à fleur de peau, ce sont là ses chemins de désirs et les nôtres qu'elle croise. Chacun y reconnaîtra les siens. — **Carole Lefrançois**

Réalisation : Arnaud Forest. 6 x 15 min.
www.arterradio.com

A lire : l'interview de Claire Richard sur Téléràma.fr

« *Quels sont les scénarios tabous qui vous allument ?* », interroge la productrice de sa voix cristalline.



Claire Richard, *Les chemins de désir*

Le Seuil, 2019, 96 p., 12 €

Les « chemins de désir » désignent, pour les architectes et les urbanistes, les sentiers spontanés créés par les usagers à côté des voies prévues pour eux, par exemple, une trajectoire d'herbe foulée et jaunie parce qu'il est plus pratique de traverser là que plus loin. Anonymes, « ils font leur lit où la vie passe, invisible et déterminée ». Claire Richard en apprend l'existence au détour d'une conversation avec une amie revenue d'une consultation avec une sexologue, qui envisage son métier davantage comme une archéologie du désir, une exploration des tunnels que constituent en nous nos fantasmes, goûts, excitations intenses et aversions. Pour l'autrice, tout a commencé par une page de revue interdite, découverte au hasard d'un après-midi d'ennui dans la maison des grands-parents : une blonde innocente et une brune volcanique s'impriment à jamais sur sa rétine. « *Femmes, cordes, cuir, contrainte, réticence, jouissance* », forment un leitmotiv dans la vie de l'adolescente timide et solitaire, et un beau refrain dans le texte, dans le récit de cette « vie pornographique » qui s'amorce et n'a pas grand-chose à voir avec la vie réelle.

Mais il ne s'agit pas encore de pornographie. Claire Richard plonge dedans au moment de l'arrivée d'internet, qui coïncide avec son indépendance (pour toutes sortes d'activités, il faut « une chambre à soi »). Elle décrit avec intelligence, sans fausse pudeur, le raz-de marée produit par l'arrivée des sites YouPorn et Pornhub, qui rendent tout, absolument tous les fantasmes accessibles immédiatement et sans limites, sous forme de *tags* (« *Anal Asian BBW Big Butt Big Tits Bisexual* » et j'en passe) – et la lassitude et l'émoussement que cela provoque, mais aussi le besoin, grisant, de toujours plus. Le paradoxe est que cette pratique nocturne quotidienne entre en contradiction complète avec les convictions féministes et politiques de la narratrice : comment peut-on fantasmer sur un viol, ou des situations de domination, et lutter contre le patriarcat ? Quid de la situation des actrices exploitées, sous payées et contraintes d'aller toujours plus loin dans le trash ? Pourquoi fantasme-t-elle quasi exclusivement sur

des femmes alors qu'elle est, jusqu'à preuve du contraire, hétéro ? Le texte touche là un de ses aspects les plus intéressants, le caractère nécessairement transgressif de tout fantasme : « mais, lui fait remarquer une amie, un porno qui est aligné avec tes convictions, il n'est plus transgressif du tout, il est même complètement casher. » On suit alors l'autrice dans des chemins de désir moins balisés, des genres comme le *hentai* ou les enregistrements audio amateurs proposés par Gone Wild Audio, qui réconcilient imaginaire et sexualité débridés.

Émaillé de petits conciliabules avec elle-même, de tags porno et de bribes d'intimité, le récit, inventif et sensible, se déroule avec grâce à mesure que se découvre une belle voix, littéraire et malicieuse. À la fin de son texte, Claire Richard se demande si, en en faisant un livre, elle n'a pas asséché, figé toute cette vie fantasmatique. C'est tout l'inverse qui se produit à la lecture (et après).

Gaëlle Flament

Toutes les images sauf une

par Norbert Czarny • 9 avril 2019

Le premier roman de Claire Richard, Les chemins de désir, est né de la voix ou pour la voix, pour la radio. On ne saurait négliger ce média, la puissance et la résonance de ce qu'on entend, écoute avec attention, dans des circonstances diverses. Mais autant qu'à entendre, ce roman est à lire et à voir, puisqu'il évoque la mystérieuse force des images.

Claire Richard, *Les chemins de désir*. Seuil, coll. « Fiction & Cie », 96 p., 12 €

Le roman de Claire Richard est l'histoire d'une jeune femme, la narratrice, depuis son enfance jusqu'à l'âge adulte. Un jour, par hasard, elle tombe sur des vignettes de bande dessinée montrant des corps nus, au moment où le désir sexuel les rend dans leur intensité. Elle n'est alors qu'une enfant effacée : « *mon camp à moi était celui de l'ennui, celui des cachettes et de la timidité, celui de la solitude et de la peur des autres* ».

Ces quelques images interdites ou cachées à la jeune enfant éveillent sa curiosité et, plus que cela, provoquent une commotion. Elle ne cessera de chercher les images, les films, les textes ou les sons qui constitueront sa « *vie pornographique* ». Une existence souvent clandestine qu'elle mène en parallèle à sa vie tout court dont nous saurons peu de chose, sinon qu'elle est banale, presque ordinaire : des études, un emploi, des histoires d'amour et sans doute quelques voyages.



Les chemins de désir, la narratrice les définit dès les premières pages du roman. Ce sont d'abord des sentiers ainsi nommés par les architectes parce qu'ils « *apparaissent dans la neige sale, l'herbe foulée, dans la boue et sur le bitume frais* ». Elle précise plus loin qu'ils sont « *anonymes* » : « *Ils font leur lit où la vie passe, obscure, invisible et déterminée.* » Ces quelques adjectifs résument en effet la vie pornographique qui double l'existence visible, sociale dirais-je, ou officielle.

De cette vie pornographique, la narratrice dit que c'est « *une arche qui traverse les époques* ». L'enfant puis l'adolescente et la jeune femme évolue avec la bande dessinée, les films roses à la télévision, les premiers bruits extraterrestres d'internet, quand il fallait placer un CD dans une sorte de lecteur, et la révolution YouPorn et autres, qui rendent l'accès au porno aisé, constant et universel. La fin du roman s'attache à l'ultime évolution technologique : l'accès aux images sur téléphone mobile. Ultime, pas si sûr, puisque les casques en 3D ou le sexe virtuel rendront ces films ou ces simulations plus proches encore.

En somme, ce roman montre aussi comment la technique a transformé ce qui était secret, interdit ou tabou en quelque chose de banal. Au fond, cette pornographie-là en annonce d'autres ou se produit en parallèle à d'autres : les terroristes qui diffusent les films de leurs meurtres sur le net jouent aussi de la fascination des images. Les images sont innombrables et les gastronomes comme les chefs cuisiniers ne supportent pas ces clients qui, au restaurant, photographient les plats (et se mettent en scène à table). On parle de *food porn* et le terme n'est pas exagéré.



Claire Richard © Astrid di Crollanza

Mais revenons à ces images qui hantent, qui parfois nous ouvrent des chemins que nous ne connaissions pas. En lisant ce roman, je pensais à un très beau roman d'**Éric Laurent**, *Les découvertes*, qui relatait la même découverte du point de vue d'un garçon, né, lui, en 1966, quand *L'enlèvement des Sabines* et ses femmes dénudées pouvait mener au goût de la beauté, et des femmes, les deux coïncidant souvent.

Ces chemins, la narratrice les emprunte par exemple sur les sites pornographiques à travers « tags » et « arborescences ». Elle découvre en effet que le mot « homme » renvoie à quantité de situations, comme, avant, celui de « femmes » :

« Femmes, cordes, cuir, contrainte, réticence, jouissance,

entre ces nœuds des fils se tissent,

entre les jambes, au bout de mes doigts,

comme le passage répété creuse le lit du torrent,



comme les pas répétés font le sentier »

L'écriture de Claire Richard rend le tremblement, le déferlement soudain de l'inconnu. Aller à la ligne, c'est ici ouvrir, s'ouvrir et se découvrir, au double sens de ce verbe.

Mais cette affaire d'arborescences renvoie au réseau, aux racinelles et au virtuel, à l'infini, à l'obsession. Le rêve de l'obsessionnel, en quelque domaine que ce soit, c'est de tout appréhender, posséder, atteindre. Il faut que la collection soit complète, or elle ne peut jamais l'être. Il y manque toujours une pièce, comme au puzzle dont un Georges Perec assemblait les pièces. On bâtit des listes, on énumère et on se perd dans le labyrinthe. Les exemples abondent dans le roman de Claire Richard, nés d'un seul mot qui renvoie à l'anodin d'une sexualité (lesbienne, par exemple) et à sa singularité dès lors qu'il est décliné.

Les chemins de désir n'est pas un livre sur la pornographie. Heureusement ! Il est beaucoup plus fin que cela, jamais témoignage ou documentaire. Il est surtout poétique. Les questions en italique qui le ponctuent donnent envie d'y répondre parce qu'elles réveillent en chacun de nous une part qu'on préfère laisser en sommeil, que l'on néglige ou ignore. Elles révèlent l'invisible, ou, puisqu'on parlait d'écoute au début, l'inaudible ou le jamais écouté de ce qui nous constitue. Ainsi de celles-ci :

« Comment diriez-vous que ces images vous ont affecté ?

Ont-elles été des coups dans l'eau, des coups au cœur, des ondes de choc

Ou bien des galets jetés sur l'eau, dont les ricochets s'ourlent à perte de vue ? »

L'intérêt des romans, on ne le dira jamais assez, c'est d'ouvrir des voies (et de faire entendre une voix). Claire Richard a choisi un chemin singulier, rarement, voire jamais emprunté ; on est persuadé que les sites pornographiques n'attirent que les hommes. Ils attirent aussi des féministes, comme la narratrice, qui, dans certains passages pleins d'humour, doit se défendre de toute complaisance ou complicité avec les mâles qui produisent ces « tubes », qui exploitent de pauvres femmes (c'est vrai, et quantité de documentaires en attestent).

L'avenir qu' imagine la narratrice semble heureux. Ça se discute, mais laissons-lui les derniers mots, ceux du roman :



« De ces jungles qui ne cessent de pousser, l'écriture ne peut rien prendre, rien tarir, rien abîmer.

Et je m'endors le cœur léger. »

Norbert Czarny

🔗 Tous les articles du numéro 77 d'*En attendant Nadeau*



Pour continuer...



Comment être ours

par Sébastien Omont

Marc Graciano raconte la désacralisation de l'ours en Occident, sa persécution sous l'influence de l'Église, et nous déstabilise en brouillant la frontière entre l'humain et l'animal.



ROMAN

LES CHEMINS DU DÉSIR

PAR CLAIRE RICHARD

Seuil, 96 p., 12 euros.

★★★★ Une jeune femme qui assume sa « vie pornographique » la raconte comme si elle parlait de sa passion pour la philatélie. Elle glisse d'une scène lesbienne dessinée par Guido Crepax à la découverte de confessions sonores très chaudes, en passant par les innombrables catégories répertoriées sur YouPorn (« *Anal Asian, BBW, Big Butt, Big Tits, Bisexual Blonde...* »). Elle découvre que « *la pénétration des monstres ou des non-humains l'excite terriblement* », s'interroge sur le « *syndrome de Stockholm* » né de son addiction. Une réflexion fine et osée sur notre rapport à nos propres fantasmes.

GRÉGOIRE LEMÉNAGER

ROMAN



DE L'AUTRE CÔTÉ DU LAC

PAR XAVIER LAPEYROUX

Anne Carrière, 240 p., 18 euros.

★★★★ Depuis la mort accidentelle de l'enfant d'un voisin qui jouait avec une arme à feu et la disparition d'adolescents, Hermann, le narrateur, ne se sent plus en sécurité dans le quartier de La Colline, où il vit avec sa femme et sa fille. La menace qu'il sent planer sur sa famille l'obsède. D'étranges manifestations brouillent peu à peu sa perception de la réalité et alimentent sa paranoïa. « *Le monde a basculé, Hermann. Vous l'avez dupliqué. A votre insu.* » Glaçant comme un épisode de « la Quatrième Dimension ».

VÉRONIQUE CASSARIN-GRAND

LE POCHÉ

Bons baisers de Levet

CARTES POSTALES, PAR HENRY JEAN-MARIE LEVET,

PRÉFACE DE MICHEL BULTEAU,

LA TABLE RONDE, 112 P., 6,10 EUROS.

★★★★ Plus d'un siècle avant Bilal Hassani ou Katy Perry, Henry Jean-Marie Levet (*photo*) arborait des cheveux aux teintes audacieuses. Le blond verdâtre avait sa préférence, bien assorti à ses chaussettes et sa cravate vert Empire. Né en 1874, mort à 32 ans, Levet a promené ses atours de dandy à travers le monde, poète diplomate d'abord envoyé en Inde, puis aux Philippines et aux Canaries. De ses voyages, il a envoyé des « Cartes postales », impressions rimées et mondaines de ses séjours à Biskra, où « *Sous les terrasses du Royal défilent les goums/ Qui doivent prendre part à la fantasia* », à La Plata ou à Nagasaki. Les vers de Levet, ami de Léon-Paul Fargue et admirateur de Rimbaud, sont pleins de cargos, de steamers et de paquebots. Et non dénués d'ironie. Ainsi dans « *Sonnet d'album* » : « *Vers de terre à terre factice,/ Qu'enfantera quelque novice,/ Monté sur Pégase poney.* » Levet serait aussi l'auteur d'un unique roman disparu, « *l'Express de Bénarès* », auquel Frédéric Vitoux a consacré un livre. Quoi qu'il en dise, le poète à la vie de météorite n'était pas « *qu'un simple tourlourou de deuxième classe* ».

ÉLISABETH PHILIPPE



ROMAN

UN BON RABBIN

PAR MANUEL BENGUIGUI

Mercur de France,

160 p., 15,80 euros.

★★★★ Le bon rabbin, c'est Chlomo qui veille avec dévouement sur sa petite communauté de fidèles à la synagogue. Un jour, il rencontre



Jacob, un homme névrosé et dépressif. Chlomo veut l'aider et lui propose de le remplacer dans son travail. Problème : Jacob est tueur à gages. Chlomo va devoir tuer, de sang-froid, les cibles de Jacob. Il néglige ses fidèles, rate le shabbat, sa femme le stresse. Faut-il aller jusqu'au meurtre pour rester un bon rabbin ? Le bien s'arrête-t-il aux frontières du mal ? Réponses dans ce polar iconoclaste de Manuel Benguigui (*photo*) à l'humour décalé.

ALAIN CHOUFFAN

POLAR

NUITS APPALACHES

PAR CHRIS OFFUTT,

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN

PAR ANATOLE PONS

Gallmeister, 240 p., 21,40 euros.

★★★★ Dans les Appalaches, où la nature sauvage le dispute

à la misère humaine, on croise des asclépiades, des locustes, des oxalis, des coulicous et des habitants oubliés des dieux. A peine 18 ans, et déjà vétéran de la guerre de Corée, Tucker revient chez lui, dans le Kentucky. Avec Rhonda, 15 ans, l'amour éclate comme un orage avant que le malheur ne s'abatte sur le couple. Leurs enfants naissent handicapés. « *Chaque grossesse avait été un fervent espoir de neuf mois s'achevant en désarroi.* »

L'amour et le sacrifice d'un père, le désespoir insondable d'une mère, la calamité qui s'acharne traversent cet intense roman sur la vengeance et la rédemption dans des vallées perdues.

FRANTZ HOËZ

BD

L'HOMME À LA FOURRURE

PAR CATHERINE SAUVAT ET ANNE SIMON

Dargaud, 128 p., 19,99 euros.

★★★★ Il voulait être reconnu pour son talent d'écrivain, il a été réduit à un symptôme. Leopold von Sacher-Masoch, l'auteur autrichien de « la Vénus à la fourrure », a donné malgré lui son nom au masochisme. Cette passionnante biographie raconte la grandeur et la décadence de cet intellectuel du XIX^e siècle qui s'est laissé dévorer par son œuvre de jeunesse. Car, après le succès littéraire et le « contrat de soumission » qui le lie à sa dulcinée, vient l'heure des dettes, du divorce et de l'oubli. Grâce à son élégante bichromie qui distingue les fantasmes de la réalité, voilà une BD qui se termine dans la douleur, sauf pour le lecteur.

AMANDINE SCHMITT





SÉRIE
VICE TV

Chouette, une
carte postale de
Babylone.

Est-ce que quand on vieillit, on s'assagit ? En tout cas, pas Gregg Araki. À 59 ans, le cinéaste indé revient avec une série qui ne ressemble qu'à lui : pop, trash, queer, et généreusement fluo, avec comme toujours chez lui des jeunes gens aussi sexy que paumés (voire carrément débiles). Première série de l'auteur de *Mysterious Skin* (qui avait déjà passé une tête au rayon TV en signant quatre épisodes de *13 Reasons Why*), **Now Apocalypse catapulte quatre vingtenaires en quête de fame dans un L.A. qui sent bon la série Z** (il est question d'une invasion de reptiles sodomites), la parodie érotique et la grosse déprime underground. Une série en forme de best-of pour le cinéaste, qui lui permet aussi de prouver que le monde déliquescant qu'il décrivait, il y a plus de vingt ans, dans *Nowhere* est devenu le nôtre. R.C.

Now Apocalypse de Gregg Araki avec Roxane Mesquida, Tyler Posey, saison 1 sur Starz.



LE PIRATE DU MOIS

IL N'A PAS LES DROITS,
MAIS IL S'EN FOUT

Son pseudo: 8-BIT BASTARD.

Son ter-ter: YouTube, 50k abonnés.

Cette chaîne gaming réapplique dans *Red Dead Redemption 2* une idée géniale, quatre ans après l'avoir inventée pour *GTA V*: singer un docu *National Geographic* dans la wilderness virtuelle. Voix off de daron, jargon familial (« il a fallu à l'eau des millions d'années pour creuser cette grotte... »), musiques comiquement libres de droits, paysages western balayés de panoramiques à la *Ushuaia*. L'exécution est impeccable, les fous rires nombreux, et de cette contemplation zen émerge même une émotion à la *Toy Story*: un monde qu'on croyait inerte et esclave de nos loisirs dévoile son existence propre, et semble prendre vie. Deux épisodes disponibles et d'autres à venir.



ESSAI
RANDONNÉE

Encore un peu
de ce que vous
avez toujours
voulu savoir sur
le sexe sans
jamais oser
le demander.

Le titre, le programme (un récit féminin autobio sur l'exploration du plaisir solitaire) auguraient une confession trop tendre, un sexe doux et propre. **Les Chemins de désir** est tout le contraire : bien droit. En moins de cent pages, Claire Richard met à nu ses premiers émois, la masturbation, le continent du porno, ses attermolements de féministe (le fantasme de soumission est-il un stigmate d'aliénation ?). **La langue est sèche (première branlette: « Je ne m'ennuie plus, et l'enfance est finie »)**, l'auteure saute dans le vide et le livre brûle les doigts d'impudeur. Sa version podcast, dispo sur Arte radio, accentue l'impression tenace qu'on nous chuchote un secret tabou. *Les Chemins de désir*, c'est le joli nom des sillons hasardeux que creusent hors des sentiers battus les pas des promeneur.euse.s curieux.ses. Métaphore bien choisie : on n'y fait pas sa propre route sans s'écorchier la peau. T.R.

Les Chemins de désir de Claire Richard, 12€, 96 p., Seuil.

BIENVENUE AU CLUB DES 5

Ceux qui nous chauffent
et pourquoi.



SYNONYMES de Nadav Lapid avec
Tom Mercier, 2 h 03.

Parce que voir l'Ours d'or permet de se sentir branché berlinois, qu'il est revenu en 2019 au plus méritant, et que vous les aviez tous loupés depuis *Une séparation*.



LES FEMMES S'EN MÊLENT #22
du 3 au 6 avril au Trabendo, Paris-19°.

Parce que la zique a droit à sa réunion non mixte, sur scène, et que vous n'aurez pas le temps de pleurer l'absence de Joan Jett que vous chercherez déjà sa fille cachée.



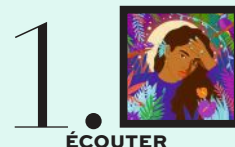
FESTIVAL PLAY IT AGAIN #5
du 3 au 9 avril dans 150 salles,
festival-playitagain.com

Autant pour les films qu'on connaît par cœur (2001) que ni d'Ève ni d'Adam (*Anatahan*, diamant caché), et aussi parce que vous aviez déjà prévu de griller votre ticket de voyage temporel pour tuer Hitler.



LE RETOUR À LA TERRE,
tome 6 – *Les Métamorphoses*,
Jean-Yves Ferri et Manu Larcenet,
48 p., 12€, Dargaud.

Parce qu'il est rassurant de savoir qu'on peut tenir les clés d'un empire (Astérix, que Ferri scénarise depuis 2011) sans perdre celle des champs : preuve par ce come-back des néoruraux les plus drôles de la BD française.



FLAVOURITE CÂLÂ de Songe,
Parlophone, concert le 28 mars
au Badaboum, Paris-11°.

Parce qu'en attendant celui d'une nuit d'été, la Songe d'une soirée de printemps peut vous faire planer, et même remuer vos fesses sur la piste. Il fait ça, Shakespeare ?

Quatre livres pour faire grimper la température

Quoi de mieux que le printemps pour échauffer les sens. Voici quatre ouvrages, très différents, pour voir la vie en Eros.



« Comme la chienne », « l'Herbier sauvage », « Eros », « Les chemins de désir » : notre sélection de livres. LP/Lilian Cazabet

Par **Pierre Vasseur**

Le 7 avril 2019 à 13h01

Un essai troublant consacré aux territoires les plus secrets des fantasmes, des inconnus qui racontent une expérience sexuelle marquante, ou encore une anthologie de la littérature érotique... Voici notre sélection de livres de la semaine.

Intimes confidences

Après un premier tome illustré par Chloé Cruchaudet, [le scénariste Fabien Vehlmann](#) a poursuivi son travail de chasseur-cueilleur de confidences très intimes auprès du tout-venant. Réalisé cette fois avec David Prudhomme au dessin, voici le second volume de « l'Herbier sauvage », qui fonctionne sur le même principe : des inconnus lui racontent une expérience sexuelle qui les a particulièrement marqués.

Nous utilisons des cookies pour améliorer votre expérience, réaliser des statistiques d'audiences, vous proposer des services adaptés à vos centres d'intérêt et vous offrir des fonctionnalités relatives aux réseaux sociaux. Cliquez sur OK ou continuez votre navigation pour donner votre consentement et profiter d'une expérience personnalisée. Vous pouvez modifier vos préférences à tout moment sur notre site. Pour en savoir plus : [Charte Cookies](#)

OK

[Paramétrer les cookies](#)

son nez partout sauf aux bons endroits-sont ce que l'auteur nomme les « herbes folles » de l'amour.

Aucune aventure, c'est le cas de le dire, ne ressemble à la suivante. Chaque récit crée la surprise. Voilà cette femme, par exemple, rencontrée dans un bar-tabac de Montreuil. Étonnée elle-même du petit carnet à couverture Hello Kitty dans lequel elle répertorie ses amants -46 au moment de l'entretien- en consignant la nature des ébats. Elle confie au passage qu'elle a invité « tout (son) carnet » à fêter les dix ans de la perte de son pucelage.

En voici une autre, 33 ans, dont la vie sexuelle a totalement changé lorsqu'elle est devenue accro au X, des années durant et en cachette de son mari. Ou cet homme de 37 ans, confiant comment, en pleine action dans le foin, un taon faisant escale sur les fesses de sa belle, a apporté du piquant dans leur relation. Auteur de « la Fessée », Brassens en aurait à coup sûr fait une autre chanson.

« **L'Herbier sauvage** », de Fabien Vehlmann et David Prudhomme, Ed. Noctambule, 182 pages, 19,99 euros.

Chemins de désir

Que ce soit dans un parc bien dessiné ou dans la nature malicieuse, il arrive que les promeneurs n'en fassent qu'à leur guise et ne suivent pas les chemins tracés. Se creusent alors peu à peu sous leurs pas des chemins de traverse. Ce petit phénomène porte un joli nom qui ne déplairait pas à [l'écrivain-piéton-voyageur Sylvain Tesson](#). Les architectes les appellent « chemins de désir ». La formule vaut aussi pour nos chemins intérieurs, nous dit la journaliste et écrivain Claire Richard, dont les émissions sur l'antenne d'[Arte Radio](#), sur le Net, et consacrées aux territoires les plus secrets des fantasmes, trouvent un lit de papier dans cet essai plus que troublant.

L'explosion du numérique, des plates-formes spécialisées, n'y joue pas un moindre rôle, au contraire. Au regard de ses propres découvertes à bousculer les sens, car elle ne se dérobe pas, elle raconte le sexe d'aujourd'hui, monstre aux multiples tentacules, sans cesse pourvoyeur d'embrasements rendant une quête toujours plus « vorace ». La fréquentation du « Hentaï », le manga pornographique, l'y a aidée. Et comme elle n'y va pas par quatre chemins de désir, elle décrit ce qui l'a conduit à visiter « des zones inconnues de (son) être ». Autant dire que sur ce plan, la production japonaise ne fait pas que frôler l'orgasme : il l'atteint.

Newsletter - L'essentiel de l'actu

Chaque matin, l'actualité vue par Le Parisien

Adresse e-mail

JE M'INSCRIS

☐ Votre adresse mail est collectée par Le Parisien pour vous permettre de recevoir nos actualités et offres commerciales. [En savoir plus](#)

« **Les Chemins de désir** », de Claire Richard, Ed. Seuil, 95 pages, 12 euros.

À corps et à cri

« La destinée de la femme est d'être comme la chienne, comme la louve : elle doit appartenir à tous ceux qui veulent d'elle. » Qui a écrit ça ? Un certain marquis de Sade, dans « la Philosophie dans le boudoir ». Ce mot de « chienne », Louise Chennevière en a fait la clé aux vices et vertus multiples de ce livre puissant où le corps féminin apparaît souvent comme un héros dévasté.

Nous utilisons des cookies pour améliorer votre expérience, réaliser des statistiques d'audiences, vous proposer des services adaptés à vos centres d'intérêt et vous offrir des fonctionnalités relatives aux réseaux sociaux. Cliquez sur OK ou continuez votre navigation pour donner votre consentement et profiter d'une expérience personnalisée. Vous pouvez modifier vos préférences à tout moment sur notre site. Pour en savoir plus : [Charte Cookies](#)

OK

[Paramétrer les cookies](#)

Plusieurs femmes parlent par une même voix. Le sexe est là, toujours embusqué, conséquence de vies bousculées, tordues, de trajectoires biaisées. On a rarement écrit quelque chose d'aussi fort ni d'aussi brutalement sensuel. Sur la prostitution aussi. Les mots claquent, la vérité y est nue. Il y a dans « Comme la chienne » une quantité de passages assourdissants. Telles ces pages, vers la fin du livre, qui puisent dans l'enfance. Un vrai choc littéraire à l'émotion nue.

« **Comme la chienne** », de Louise Chennevière, Ed. P.O.L., 249 pages, 18,90 euros.

Les mots pour le dire

« Écrire et décrire le désir, le plaisir et la ferveur amoureuse » n'est pas chose facile. Cela nécessite délicatesse et doigté. Auteure d'une « Anthologie des poètes et des putains », Claudine Brécourt-Villars, experte en mots qui décrivent la chose, a réuni les textes érotiques qui, du XVI^e siècle à nos jours, de Jean de la Fontaine expert en coquinerie à Michel Houellebecq ou Virginie Despentes, racontent l'érotisme en littérature, miroir des sociétés.

Les plus célèbres auteurs en côtoient d'autres, bien moins connus, telle cette Marguerite Burnat-Provins : « [...] Je suis ta chose, Sylvius, ne laisse rien de moi, puisque ma volonté s'en est allée à la dérive, dans l'eau attirante de tes yeux. »

« **Eros** », anthologie de la littérature érotique, par Claudine Brécourt-Villars, Ed. La Table Ronde, 250 pages, 24 euros.

 [VOIR LES COMMENTAIRES](#)

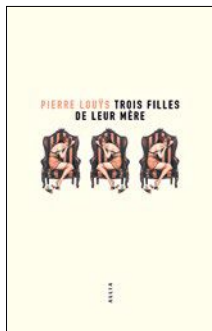
Culture et loisirs



Nous utilisons des cookies pour améliorer votre expérience, réaliser des statistiques d'audiences, vous proposer des services adaptés à vos centres d'intérêt et vous offrir des fonctionnalités relatives aux réseaux sociaux. Cliquez sur OK ou continuez votre navigation pour donner votre consentement et profiter d'une expérience personnalisée. Vous pouvez modifier vos préférences à tout moment sur notre site. Pour en savoir plus : [Charte Cookies](#)

OK

[Paramétrer les cookies](#)



UN CLASSIQUE TABOU RÉÉDITÉ

Trois filles de leur mère, de Pierre Louÿs (Allia)

Publié en 1926, sous le manteau et à titre posthume, ce court roman affreusement obscène raconte les aventures licencieuses (et souvent sodomites) d'un garçon de 20 ans avec une prostituée de 36 ans, puis avec ses trois filles. Inceste, masochisme, mélangisme : l'auteur à la plume impeccable déconstruit avec perversité tous les tabous de la petite bourgeoisie dont il est issu. « Épatant, pornographique, mais de haut niveau », dixit Jean d'Ormesson himself. Amen.



UNE BD DÉLICIEUSEMENT SAPHIQUE

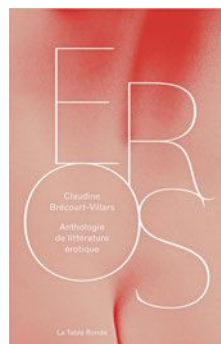
Les Petites Faveurs, de Colleen Coover (Glénat)

Aussi connue pour ses albums pornos que pour son travail sur les X Men, Colleen Coover imagine les péripéties d'Annie, jeune masturbatrice

compulsive, et de sa gardienne de conscience, une petite fée en jupette qui va se révéler aussi nymphomane qu'elle. Ensemble, les deux filles vont explorer tous leurs fantasmes saphiques. Édité par Céline Tran aka Katsumi, *Les Petites Faveurs* est enfin une BD écrite et dessinée pour les filles, par une fille qui aime les filles. Et ça aussi, ça fait du bien !

HARD DE VIVRE

Déjà qu'avec l'été, notre libido prend un coup de chaud, si en plus, on emporte avec nous l'un de ces livres (voire tous), on ne répond plus de rien ! Par L. Billot



UNE ANTHOLOGIE JOUISSIVE

Eros, anthologie de littérature érotique, de Claudine Brécourt-Villars (La Table Ronde)

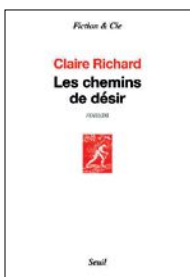
Du *Pantagruel* de Rabelais à *Mordre au travers* de Virginie Despentes, en passant par des classiques d'Éluard, Sagan ou La Fontaine, Claudine Brécourt-Villars a fouillé les grands textes de la

Renaissance à nos jours pour en extraire le plus sensuel des nectars. Résultat : un florilège de polissonneries stylées qui illustre l'évolution des mœurs et des mentalités. La preuve, pour paraphraser Beaumarchais, que l'amour n'est pas fait que pour le lit : il est quelquefois charmant sur une feuille de papier.

ET EN BONUS... UN ROMAN ÉROTIQUE DONT VOUS ÊTES L'HÉROÏNE

Orgasmes à la carte, aventures érotiques interactives pour lectrices intrépides, d'Anne-Marie Dupras (éditions de l'Homme)

Bar cosy ou sur Tinder ? Yeux bandés ou mains dans le dos ? À deux ou à plusieurs ? Inspirée par les fantasmes féminins glanés sur son blog hilarant *Mavieamoureuxedemarde.com*, l'humoriste et auteure Anne-Marie Dupras imagine un livre coquin dont vous êtes l'héroïne. Un peu comme ceux de notre enfance, mais avec moins de dragons et plus de chevaliers (servants). *Orgasm is coming !*



UNE ÉPOPÉE MASTURBATOIRE POÉTIQUE

Les Chemins de désir, de Claire Richard (Seuil)

Des premiers émois de jeune fille devant une BD pour adultes aux catégories les mieux cachées de YouPorn, l'auteure cartographie son imaginaire érotique à la lumière des nouvelles conquêtes numériques. Poétique, féministe et sensuelle, son épopée masturbatoire a des airs de quête de liberté. D'ailleurs elle se lit autant qu'elle s'écoute : son podcast éponyme, intime et jouissif, est à découvrir sur Arte Radio. *You must be 18 years old or over to enter.*



l'intervalle.blog Une carte du Tendre du corps fantasmatique, par Claire Richard, écrivain

« Les architectes appellent « chemins de désir » les sentiers qui forment progressivement sous les pas des marcheurs, des animaux ou des cyclistes, à côté des infrastructures prévues pour eux.

Ils apparaissent dans la neige sale, l'herbe foulée, dans la boue et sur le bitume frais. La plupart du temps, on les voit à peine. »

Raconter avec franchise, malice, humour, et beaucoup de lucidité, une vie sexuelle par le prisme de la pornographie, tel est le projet de Claire Richard dans un texte de nature essentiellement autobiographique intitulé Les Chemins du désir, qui est aussi une fiction radiophonique diffusée sur Arte Radio.

Le récit est court et savoureux, qui cherche à comprendre la puissance érotique des images s'emparant d'un être jusqu'à le rendre dépendant de leurs configurations.

Il est beau ici d'entendre la voix d'une femme remontant sans tabou à la source de ses excitations révélées par la pornographie : « Le porno m'a montré les zones d'excitation qui seraient autrement restées insoupçonnées. Le bdsm, la soumission, le hentai, les catfights, les soupirs des pornos audio... ces voyants seraient restés au point mort si le porno n'était venu les allumer. Car soyons honnêtes, on ne peut pas se fier aux rencontres entre carcasse pour explorer l'infini champ de ses fantasmes. »

Questions pour tous, elles pourraient être d'un sexologue : « Sur quoi avez-vous joui pour la première fois ? Y a-t-il une image que vous avez trouvée inoubliable ? Quels sont les corps auxquels vous ne pouvez pas résister ? Les formes qui vous excitent ? Les scénarios interdits qui vous allument ? Existe-t-il entre vos fantasmes des continuités ? Fantasmiez-vous pareil avant ou après YouPorn ? »

A huit ans, une enfant découvre par hasard, dans le grenier de sa grand-mère, des BD érotiques, c'est une déflagration : « Deux seins énormes occupent l'image, deux seins ronds avec des tétons érigés, dressés comme des antennes, deux seins énormes dans lesquels un clochard mord à pleines dents. », « Deux femmes sont attachées, mains dans le dos, contre un pilier. Elles ont des jambes immenses, et des seins lourds, elles ont ces corps de liane qu'on trouve dans les BD des années 70. Elles sont blondes et elles sont nues. Des cordes leur entrent dans les chairs, passent entre leurs seins. Une autre femme, de dos, les regarde. Elle est brune, ses cheveux lui tombent jusqu'au milieu du dos. Elle porte de hautes bottes de cuir et elle tient à la main une cravache. »

Les détails s'incrustent dans la psyché, ils vont grandir, se développer, se ramifier.

Claire Richard montre ainsi que le corps physique se double d'un corps fantasmatique prenant possession de lui dans l'obsession de la jouissance. Il faut imaginer en nous un ensemble de rhizomes insoupçonnés que la bonne image, la bonne personne, saura exalter.

Contre la moraline, la cyprine : « Le porno a mauvaise presse, on l'accuse de déformer l'imaginaire des jeunes et de reconduire le stéréotypes de genre, d'exploiter les femmes et d'appauvrir le monde – et tout cela d'ailleurs est peut-être bien vrai -, mais moi je suis bien obligée de voir, quand je remonte mes chemins de désir, combien sans le porno ils n'iraient nulle part et combien le porno a eu cet effet étonnant et étrange de me permettre d'accéder à des zones inconnues de mon être. »

L'enfant grandit, avec elle les racinelles du désir d'une triade affolante : « – seins – contrainte – cuirs et cordes – »

Visitant le musée de la BD d'Angoulême avec ses parents, l'adolescente sent une nouvelle fois « le sol s'ouvrir » sous ses pieds, la voici ébranlée derechef devant une planche en noir et blanc montrant la soumission délicate d'une femme blonde par une femme brune. Il s'agit d'images tirées d' Histoire d'O, dessiné par Guido Crepax, mais elle ne le saura que plus tard.

Puis arrivent les émissions de Carré Rose sur M6, le sexe qui bat tout seul entre les cuisses, puis le câble (parvenir à voir le porno du samedi soir sur Canal Plus sans éveiller le soupçon des parents), puis l'ADSL dans la chambre d'étudiante.

La jeune femme découvre alors une loi de la consommation des images pornographiques : « Les images érotiques s'amenuisent à force d'être utilisées. »

Il en faut d'autres, de plus nouvelles, de plus étranges, de plus bizarres, de plus extrêmes.

Le Web a étendu son empire.

« Au début des années 2000, j'apprends à ne plus jouir dans le noir et sur le dos, mais de biais, penchée sur un écran, une main entre les jambes, l'autre sur un clavier. »

Découverte du site d'histoires érotiques participatif Revebebe (quelle place dans la jouissance des rapports de genre et de domination ?), découverte de YouPorn, découverte de Pornhub.

Les chemins de désir s'épanouissent au fur et à mesure de la découverte des tags, excitants, puis moins, jusqu'à trouver des mots clefs de plus en plus précis (mieux vaut maîtriser l'anglais) : big boobs gros seins big tits licking tits licking boobs sucking on tits sucking on clit...

Le porno devient une drogue, il est nécessaire et devient insuffisant : « Un soir où ma connexion Internet ne marche plus, je découvre que je ne sais plus me faire jouir sans porno sous la main. »

Vitesse de défilement des images, recherche des moments les plus jouissifs, lassitude.

Humour : « Le jour où je me découvre excitée par des vidéos de lactation pour adultes, je commence à me demander sérieusement où tout cela m’emmène. »

L’orgasme prend des chemins inattendus, celui de dessins animés japonais ravageurs pour les petites culottes, puis celui, « durable et équitable » du porno féministe (pas très transgressif finalement), puis la merveille du site Gone Wild Audio, où la jouissance provient du son de leurs ébats enregistré par des amateurs.

Les Chemins du désir, c’est Claire Richard au pays des merveilles.

La narratrice : la vie sans le porno serait extrêmement inintéressante.

Virginia Woolf : « Pour fantasmer comme pour écrire, il faut une chambre à soi. »

Jean de La Fontaine (Les Amours de Psyché) : « Volupté, Volupté, qui fus jadis maîtresse / Du plus bel esprit de la Grèce, / Ne me dédaigne pas, viens-t’en loger chez moi ; / Tu n’y seras pas sans emploi. / J’aime le jeu, l’amour, les livres, la musique, / La ville et la campagne, enfin tout ; il n’est rien / Qui ne me soit souverain bien, / Jusqu’au sombre plaisir d’un cœur mélancolique. / Viens donc ; et de ce bien, ô douce Volupté, / Veux-tu savoir au vrai la mesure certaine ? / Il m’en faut tout au moins un siècle bien compté ; / Car trente ans, ce n’est pas la peine. »

Claire Richard, Les chemins de désir, Seuil, Fiction & Cie, 2019, 96 pages

Editions du Seuil

Arte Radio

Se procurer Les chemins du désir

WordPress: J'aime chargement...